

## HISTOIRE D'UNE AMITIÉ : FR. LISZT ET H. DE BALZAC

---

Deux beaux livres, parus à quelques semaines d'intervalle, *La Correspondance de Liszt et de la Comtesse d'Agoult*, publiée par les soins de M. Daniel Ollivier, et *Balzac et le Monde Slave*, thèse soutenue en Sorbonne par Mme de Korwin-Piotrowska, parmi tant d'autres richesses, apportent quelques sources inconnues qui éclairent un petit problème d'histoire romantique, resté assez obscur jusqu'ici. Il s'agit, de l'amitié de Balzac et de Liszt. La pièce essentielle du procès, les *Lettres à l'Etrangère*, déroulait par sa violence même, succédant sans transition à une affection très nettement exprimée. Le roman de Balzac, *Béatrix*, aggravait la difficulté. Pourquoi une telle explosion de haine contre Liszt à l'époque précise où les deux hommes semblaient le plus unis ? Du côté de Liszt, le mystère n'était pas moins grand. La si riche correspondance publiée par La Mara ne contient ni lettres à Balzac, ni lettres de Balzac et les mentions qui le concernent sont presque toutes postérieures à sa mort.

Retraçons, à la clarté des faits récemment acquis, la genèse de ces relations où Balzac se montrait, en apparence, si perfide joueur.

Le 9 avril 1842, Balzac écrivait à Mme Hanska<sup>1</sup> :

(1) La Comtesse Eveline Hanska avait adressé à Balzac, dans les premières semaines de 1832, une lettre, signée *l'Etrangère* : ce fut le début d'une correspondance qui ne cessa qu'en 1849, quand Balzac partit à Wierzchownia épouser la Comtesse devenue veuve.

« Ce que vous me demandez pour ma chère petite Anna (la fille de l'Etrangère), la lettre de Liszt, je l'ai. Mais il m'a été impossible de la trouver, je vous l'enverrai dans ma prochaine lettre. »

Quelques mois plus tard, le 14 novembre, Balzac adressait le fameux autographe, aussi impatiemment attendu par la mère que par la fille et leur annonçait, par surcroît, la visite du musicien. Bien plus, il mettait une certaine coquetterie à introduire lui-même Franz Liszt auprès de Mme Hanska, et le ton du billet ne met pas en doute les relations plus que cordiales, affectueuses, du pianiste et de l'écrivain. La teneur de la lettre est connue :

« Tâchez, cher Balzac, de ne pas me manquer samedi matin. *L'éloquence*, a dit Ballanche, je crois, est autant dans ceux qui écoutent que dans celui qui parle. Il en est de même de la musique. Il me faut des auditeurs comme vous, et à défaut d'auditeurs, au pluriel, il me faut vous, au singulier.

Bien à vous,

F. Liszt. »

Au dos, Balzac avait tracé ces quelques lignes :

« L'éloquence, mon cher Frantz, est, comme vous l'avez dit, autant dans ceux qui écoutent que dans l'orateur. Si donc, vous tenez à me rendre un service personnel, vous irez passer une soirée chez la personne qui vous enverra ce billet de ma part, et vous jouerez quelque chose pour ce petit ange que vous fascinerez sans doute, mademoiselle Anna de Hanska.

Je serai, en revanche à vos ordres pour tout ce que vous voudrez.

Vous attendiez-vous à trouver à S[aint]-Pétersbourg votre ami

De Balzac.

Si je vous prie d'aller chez Mme la Comtesse de H[anska], c'est que vous serez écouté par deux âmes ! ».

A quand remontait le début de cette amitié et comment dater cette lettre de Liszt, si chaleureuse et si pressante, et qui reste un des documents les plus probants, pour ceux qui la contestent encore, de la sensibilité musicale de Balzac ? Liszt, en 1842, n'est pas à Paris, donc la lettre est antérieure. Pour la même raison, les années 1835, 1838 et 1839, sont à éliminer. A-t-elle été écrite en 1840 ou en 1841 ? A cette époque

Liszt, entre deux voyages, vient retrouver Marie d'Agoult pour quelques semaines ou quelques mois et nous possédons au moins une preuve de semblables messages échangés entre Balzac et Franz<sup>1</sup>. Elle n'est probablement pas de 1837, comme on l'a cru. Nous essaierons de le prouver plus loin. Mais pourquoi ne serait-elle pas de cette lointaine année 1834, où Liszt, tout imprégné de Ballanche, voit fréquemment Balzac ?

Où se rencontrèrent-ils pour la première fois ? Chez le baron Gérard ou chez Mme de Girardin ? A l'ambassade d'Autriche, un soir de raout ou de concert, ou chez la Duchesse de Rauzan ? Il est difficile de le dire, mais il est sûr que les deux hommes, au premier choc, se reconnurent : des natures également excessives, aussi puissantes, aussi énergiques; des êtres de même race qui clament avec une pareille véhémence la supériorité du talent sur la naissance, qui croient, avec la même foi, à la mission de l'Artiste, ce « Prince de la Pensée », à l'Artiste-prophète éclairant les hommes; qui acceptent avec le même enthousiasme... et la même candeur, l'honneur d'être les martyrs, les apôtres et les saints d'une cause divine. L'article de Balzac « *Des Artistes* », écrit en février 1830, nous en trouverons l'écho agrandi dans les manifestes enflammés que Liszt adresse, en 1835, à la Gazette Musicale sous le titre : « De la Situation des Artistes et de leur Condition dans la Société »<sup>2</sup>. Mais Balzac et Liszt ne se contentent pas de servir le même Dieu par des moyens différents; cha-

(1) A Franz Liszt, à Paris.

(Sèvres). Mercredi, 10 heures (du) matin [avril 1840].

Depuis une semaine mon cher Liszt, il est convenu que je vais à la répétition [de Cosima] de George S[and], aujourd'hui mercredi. Mais demain, à 11 heures, je suis à vous.

De Balzac.

(Collect. d'Autogr. de Mr. de Radowitz, à Berlin).

(2) « Un homme qui dispose de la pensée est un souverain, dit Balzac. Les rois commandent aux nations pendant un temps donné; l'artiste commande à des siècles entiers, il change la face des choses;... il pèse sur le globe, il le façonne... » Et Liszt : « Ces hommes prédestinés, qui ont ravi au ciel la flamme sacrée, qui donnent une vie à la matière, une forme à la pensée et réalisent l'idéal nous élèvent... à l'enthousiasme et aux visions célestes... Ces hommes initiateurs, ces apôtres, ces prêtres d'une religion ineffable... qui germe et grandit incessamment dans tous les cœurs... » Et la phrase arrivée à une telle hauteur lyrique, reste ainsi suspendue ! (Gaz. musicale, 3 mai 1835).

cun est curieux des moyens de l'autre. Liszt, passionné pour toutes les manifestations intellectuelles, s'intéresse au génie de Balzac dès qu'il l'a reconnu et lui restera toute sa vie fidèle, quelles que soient les insinuations qui essayeront, par la suite, de troubler son jugement. Pour Balzac, la musique est mieux qu'une distraction, c'est un besoin, la détente, le « bain » qui refait l'âme<sup>1</sup>. Quelques « bonnes petites débauches » de musique et le voilà prêt à renouveler les orgies de travail. La musique n'est pas seulement la langue du sentiment<sup>2</sup>; grâce à son vocabulaire illimité, elle lui apparaît comme l'art le plus subtil, le plus complexe, le plus riche en suggestions. Alors que la phrase résiste, que les mots sont ternes, rigides, que les autres arts sont maladroits, qu'ils « cerclent nos pensées en les fixant sur une chose déterminée », la langue musicale est infinie, elle contient tout, elle peut tout exprimer.

Indépendamment du musicien, l'homme ne pouvait être indifférent à Balzac. Un tempérament si contradictoire, une nature tumultueuse, frénétique dans une enveloppe toute frêle, presque malade; les plus beaux élans, les plus grandes générosités, à côté de détails risibles, voire ridicules; une telle soif de tout apprendre (on se souvient du mot célèbre : « M. Lerminier, apprenez-moi toute la littérature française »), les connaissances les plus diverses, jointes aux plus impardonnables naïvetés, beau sujet d'étude pour l'auteur de la *Comédie humaine*.

En 1833, nous voyons apparaître, pour la première fois, le nom de Balzac, dans les lettres de Liszt. C'est à propos des *Etudes de Moschelès* qu'il prête à Marie d'Agoult<sup>3</sup>. Il explique ses propres corrections aussi sibyllines que la fameuse épigraphe de la *Peau de Chagrin*. Mais, dès 1834, les relations se précisent. Liszt cite le grand homme à tout instant; ce sont tantôt des

(1) Cf. *Let. à l'Etr.*, I, p. 168, 170, 217, 355.

(2) Cf. *Let. à l'Etr.*, II, p. 161; et passim; ib. *Massimila Doni*, éd. Conard, p. 431-32.

(3) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, I, 33.

extraits de *Séraphita* qu'il propose à la sagacité de Marie<sup>1</sup>; tantôt des conversations rapportées et certaines ne manquent pas de truculence. Balzac ne lui a-t-il pas confié qu'un homme, pour être heureux, a besoin de sept femmes, pour le moins; il les énumère, le plus sérieusement du monde, et dans l'ordre :

- « 1) la femme du foyer;
- 2) la femme du cœur;
- 3) la femme de l'esprit;
- 4) la femme du ménage (qui marque le linge, a soin de la maison etc...);
- 5) la femme des caprices et des folies;
- 6) la femme qu'on déteste;
- 7) enfin, la femme que l'on guette, après laquelle on court toujours et qu'on n'a jamais, jamais »<sup>2</sup>.

Un autre jour, Balzac vient chez Liszt expliquer la théorie des anges d'après Swedenborg. Liszt en profite pour évoquer l'âme de Mariotte. Il ne dit pas comment s'achève la soirée; mais nous l'imaginons. Sur la demande de Balzac, Liszt se met au piano. Il débute par des paraphrases sur les thèmes les plus connus des opéras de Rossini, auxquelles succèdent vite d'autres musiques : des transcriptions des *Lieder* de Schubert, peut-être l'Invitation à la Valse, et surtout ces dernières sonates de Beethoven, dans lesquelles, au dire de son ami d'Ortigue, il était particulièrement « gigantesque ». Au contact de Liszt, Balzac a la révélation du maître de Vienne; le temps est proche où sa prédilection pour la musique italienne va faire place à l'allemande. Dès lors, dans son œuvre, dans sa correspondance, le nom de Beethoven, « le seul homme qui lui fasse connaître la jalousie » revient à tout moment. Quelques mois encore, et Balzac avoue qu'il aurait vou-

(1) Ibid., 77.

(2) *Corr. Liszt-d'Agoult*, I, p. 97, 1<sup>er</sup> juillet [1834].

(3) Cette phrase de *Séraphita*, dont la publication avait commencé, au mois de juin 1834, dans la Revue de Paris, semble bien confirmer ces conjectures : « Le poème de Dante Alighieri fait à peine l'effet d'un point, à qui veut se plonger dans les innombrables versets à l'aide desquels Swedenborg a rendu palpables les mondes célestes, comme Beethoven a bâti ses palais d'harmonie avec des milliers de notes, comme les architectes ont édifié leurs cathédrales avec des milliers de pierres... »

lu « être plutôt Beethoven que Rossini et que Mozart » <sup>1</sup>.

Puis dans l'été de 1835, c'est la rupture violente et scandaleuse avec Paris, c'est la fuite en Suisse. Balzac ne reverra plus Liszt de quelques années. Jusqu'ici, nous connaissions, dans ses grandes lignes, la marche de cet amour douloureux, ses reprises, ses lassitudes, toute sa misère. Les contemporains avaient glosé à l'envi sur cet épisode romantique. Liszt et Mme d'Agoult vieilliss avaient confié leurs rancœurs à des livres ou à des amis trop empressés. Mais la beauté, la grandeur, l'angoisse de cette passion impossible, si ardemment et si sincèrement cherchée de part et d'autre, nous l'ignorions. Les lettres de Franz et de Marie viennent enfin de nous être rendues, et elles nous apportent, en outre, une foule de détails pittoresques sur les milieux littéraires de l'époque. Rue Tabazan, comme plus tard à Milan dans le salon de Marie, les livres s'entassent; et les philosophes, les savants ou les artistes nouvellement connus n'éclipsent pas les romanciers. Si Franz et Marie se quittent quelques jours, leur correspondance prolonge leurs conversations, il est constamment question des écrivains français et Balzac n'est pas oublié. De Milan, en 1837, Liszt adresse à Marie « Balzac et des parfums <sup>2</sup> ». *César Birotteau* est lu aussitôt que paru, et l'eau de toilette du célèbre parfumeur fait leur joie : « Je vous expédie vos pommades et vos eaux de Barèges, écrit-il à Marie, de Milan, le 3 août 1838. Impossible de trouver du Macassar. Il a fallu se contenter de la pommade qui, dit-on, remplit le même but » <sup>3</sup>.

Quant aux relations personnelles de Balzac et de Liszt, entre 1835 et 1840, nous ne savons rien de précis. Liszt a-t-il rencontré Balzac au cours d'un de ses furtifs voyages à Paris ? Rien de moins impossible, rien non plus qui permette de l'affirmer. Les lettres de Balzac à l'Etrangère restent tout aussi muettes, sur ce point, que la correspondance de Liszt et de Marie. Un seul point semble acquis. Contrairement à ce qu'affirme

(1) *Lettres à l'Etrangère*, I, p. 443.

(2) *Cor. Liszt-d'Agoult*, I, p. 203.

(3) *Ibid.*, I, 237.

M. Prod'homme<sup>1</sup>, Balzac n'a sûrement pas fréquenté l'hôtel de France où Liszt, Marie d'Agoult et George Sand ont décidé de vivre en commun, au retour de Genève, durant l'hiver 1836-1837. Ni Marie, ni George ne mentionnent sa présence parmi les nombreux amis étrangers et français qui se pressent rue Neuve-Laffitte. Mais il y a des faits plus probants. En 1840, Balzac affirme qu'il ne connaît pas encore Marie. C'est très vraisemblablement dans le courant de cette même année que Liszt les met en rapport, alors qu'il se montre soucieux de faciliter à l'amie, dont il s'éloigne de jour en jour, la création d'un salon littéraire. C'est, du moins, ce qui ressort de deux lettres, l'une de Balzac, l'autre de Marie d'Agoult. Le 18 janvier 1840, Balzac, très ennuyé du bruit fait autour de son dernier roman : « *Béatrix* » ou « *Les Amours forcés* », écrit à George Sand en la suppliant de ne pas écouter les mille personnes intéressées à détruire leur amitié. Qu'elle ne croie pas surtout que Camille Maupin soit « une malice accompagnée de plusieurs autres » et que Claude Vignon représente une « épigramme lâchée contre elle », et il ajoute : « Ne m'a-t-on pas dit aussi... que Béatrix était un portrait et que cela ressemblait à une histoire de vous tous... Quant à la prétendue originale de *Béatrix* que je n'ai jamais vue, ce serait-il pas par trop fort ? »<sup>2</sup> Or, à quelques mois de là, le 8 mars 1841, Mme d'Agoult dînaît avec Hugo, Lamartine et Balzac. Le lendemain, elle racontait la soirée à Liszt et comment Balzac, avait mis en gaité toute la société. « Vous avez décidément bien fait de me l'amener, ajoutait-elle<sup>2</sup> ». Et

(1) Prod'homme, *Liszt à Paris*. Revue Musicale, 1928. Mais ajoutons que Liszt a très bien pu aller chez Balzac ou le rencontrer chez des amis, chez le marquis de Custine, chez Mme de Girardin par ex., pendant les quelques mois de 1837 où il reste seul à Paris.

(2) Une Corres. Inéd. de G. Sand avec Balzac. Nouvelles Littér., 9 août 1930. (Nous écrivons à dessein cette dernière phrase en italique).

(3) Corresp. Liszt-d'Agoult, II, 128. Nous savons, d'autre part, que Balzac n'avait guère montré d'empressement et qu'il avait fallu l'entremise d'une troisième personne, Bernard Potocki. « Bernard était fou de Mme d'Agoult. C'est lui qui m'a présenté presque malgré moi. Liszt m'a fait dîner avec elle... » (*Lett. à l'Étr.*, II, 163). D'ailleurs, Balzac avait vu au moins une fois Mme d'Agoult; cela

somme toute, Marie était de bonne composition, car Balzac, bien qu'il s'en défendît, et quoiqu'il ne connût pas Marie personnellement à cette date, avait bel et bien écrit une histoire vécue dont le thème et les détails essentiels lui avaient été soufflés par George Sand. Je ne voudrais pas, après tant d'autres, refaire l'histoire de ce roman, mais il me semble utile d'insister sur des textes passés inaperçus et qui infirment, en grande partie, la culpabilité de Balzac vis-à-vis de Liszt.

On se rappelle combien George Sand, dès le début de la liaison de Franz et de Marie, avait été sympathique à leur amour; elle aimait Liszt d'une affection sincère; sans aucune ambiguïté, elle avait trouvé le geste de Marie courageux et, tout de suite, elle avait donné à Marie l'amitié qu'elle portait à Liszt. De Genève, en 1836, Liszt la pressait de venir les rejoindre. Dès son arrivée en Suisse, George s'aperçut très vite que leur bonheur était moins pur qu'elle l'imaginait et que les raisons de trouble étaient sérieuses. Elle s'en convainquit plus encore dans l'automne de 1836, et surtout pendant les longs mois où Marie vint à Nohant à deux reprises, de la fin de janvier à la fin de juillet 1837. Nohant connut alors d'admirables journées de lectures, de promenades et de musique; Liszt se chargea de les claironner dans la *Gazette musicale*; George, plus discrète, les nota dans un calepin dont la copie nous est heureusement parvenue<sup>1</sup>. Mais il y avait aussi les heures sombres. Marie était inquiète, elle interrogeait George et tentait avec elle de voir clair en elle-même; des différends graves éclataient à tous moments entre Franz et elle. Qu'allait devenir ce lien imprudemment noué? L'angoisse était aussi grande du côté de Liszt. Durant les longues soirées passées en tête à tête, tandis que George achevait *Mauprat* et que Liszt avançait ses transcriptions des symphonies de

remontait au mois de mars 1833, chez la marquise de La Bourdonnaye; mais ce soir-là, Balzac était très entouré, sollicité par beaucoup de jeunes et jolies femmes, friandes de son talent de conteur. Il se peut qu'il n'ait pas remarqué la Comtesse d'Agoult. Cf. Journal du Cte Robert Apponyi, II, p. 368-370.

(1) Cf. *Journal intime*.



Beethoven, George avait surpris bien des réticences : la chaîne était lourde entre lui et Marie. Comment se romprait-elle et qui la romprait ? Il y avait eu d'autres tristesses : George avait eu à souffrir des coquetteries de Marie, de ses susceptibilités, de ses jalousies, et l'on s'était quitté presque fâché.

Dans l'hiver qui suivit, Balzac vint à Nohant, passer trois jours de la fin de février. On sait, par la belle lettre qu'il écrivait à Mme Hanska le 2 mars 1838, ce qu'il s'était dépensé d'idées et de confidences mutuelles. A eux deux, au coin du feu, ils avaient rebâti la société, refait les théories sur le mariage, l'amour, la littérature; ils avaient vidé leur amertume respective contre Sandeau qui les avait également exploités. Elle s'était racontée sans fard, il avait appris à la connaître, elle était bonne, généreuse, dupe toujours; elle l'avait été de la Dorval, de Bocage, de Lamennais; elle l'était maintenant de Liszt et de Mme d'Agoult. « C'est à propos de Liszt et de Mme d'Agoult qu'elle m'a donné le sujet des *Galériens* ou des *Amours Forcés* que je vais faire, car dans sa position, elle ne le peut pas. »

Sur la foi de cette seule phrase, tous les commentateurs sans exception, ceux de Balzac et de Liszt comme ceux de George Sand, n'ont pas douté un instant de l'identité des personnages. Certes, le thème avait séduit Balzac qui, le 20 mars, avant de quitter la France, écrivait à George, de Marseille : « ...Je reviendrai pour faire les *Galériens*, le titre est trop insultant. J'en ai un autre meilleur »<sup>1</sup>. Dès le 13 avril 1839, les deux premières parties du roman actuel paraissaient dans le *Siècle*, sous le titre de *Béatrix* ou les *Amours forcés*, et à la fin de l'année en volume, avec d'assez grosses variantes.

En septembre 1839, George, qui n'avait pas lu les feuilletons du *Siècle*, renseignée par des amis, sans doute par la trop zélée Mme Marliani, commence à s'inquiéter; elle écrit aussitôt à Balzac : « ...On me dit que vous avez noirci terriblement dans ce livre une blanche personne de ma connaissance, et son coassocié, ce qu'il vous plaît d'appeler les *Galériens* (donc

(1) *Art. Cit.* Nouvelles Litt., 26 juillet 1930.

le titre avait été trouvé par Balzac et non fourni par George, comme on a l'habitude de le dire). Elle aura trop d'esprit pour s'y reconnaître et je compte sur vous pour me disculper, si jamais il lui vient à la pensée de m'accuser de délation malveillante... ». Ainsi George ne doutait pas un instant non plus des véritables destinataires. Le livre fit grand bruit. Il coïncidait, à quelques semaines près, avec le retour de Mme d'Agoult qui rentrait seule avec ses enfants. Paris riait sous cape et nommait : Camille Maupin - George Sand; la marquise de Rochemore<sup>1</sup> - Marie d'Agoult; Claude Vignon - Gustave Planche et Conti - Franz Liszt. Balzac semblait prêter la main : ne s'était-il pas vanté à Bernard Potocki, en plein opéra, d'avoir brouillé les « deux femelles »<sup>2</sup> ? C'est Marie qui rapporte le propos à Liszt en lui annonçant « qu'il y avait un roman de Balzac sous jeu, écrit après huit jours de tête à tête à Nohant »<sup>3</sup>. Balzac prit peur du retentissement exagéré de l'ouvrage, d'où la lettre que nous avons déjà citée partiellement et où il essaie de se défendre<sup>4</sup>. Retenons quelques indications : Balzac ne dissimule pas un instant que Camille Maupin ou Claude Vignon soient réels; mais leur situation respective est une transposition toute romanesque; il n'a voulu aucunement s'immiscer dans la vie personnelle de George qu'il ignore. Par contre, ce dont il se défend avec force, c'est d'avoir fait le portrait de Béatrix, qu'il n'a « encore jamais vue », et surtout celui de Liszt : « J'adore le talent et l'homme en Liszt et prétendre que Gennaro peut lui ressembler est une double injure pour lui et pour moi »<sup>5</sup>. Rapprochons quelques textes qui confondent la sincérité de Balzac, mais projettent une nouvelle lumière sur l'identité des personnages. « ...Oui, écrit-il à Mme Hanska, en février 1840, Mademoiselle des Touches est George Sand; oui, Béatrix est trop bien Madame d'Agoult. George Sand en est au comble de la

(1) Cf. Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, p. 22; la Marquise de Rochemore s'appellera dans les éditions postérieures la Marquise de Rochefide; cf. du même : *Une Histoire d'amour*, p. 147.

(2 et 3). *Corresp. Liszt-d'Agoult*, t. I, p. 361.

(4) Cf. p. 42.

(5) 18 janvier 1840.

joie; elle prend là une petite vengeance sur son amie. Sauf quelques variantes, *l'histoire est vraie* »<sup>1</sup>. Ce qui ne nous apprend rien pour Liszt, mais souligne l'habileté de Balzac et le parti qu'il sait tirer des détails fournis par George sur Marie. En 1843, pour des raisons personnelles, il s'élève de nouveau avec indignation contre le grief d'avoir « *portraité* » qui que ce soit, « excepté G. Planche dans Claude Vignon, de son consentement, et G[eorge] Sand dans Camille Maupin, également de son consentement... »<sup>2</sup>. Enfin, quelques jours plus tard, les 15-16 mai, au sujet de Liszt qui est allé, sur sa demande chez Mme Hanska : « ...Hélas ! Je n'ai jamais pu lui dire que *Conti*, c'est Sandeau en musicien, comme Lousteau, c'est encore Sandeau. On ne s'excuse pas ainsi, vous comprenez. »<sup>3</sup> La révélation est d'importance. Pourquoi l'a-t-on toujours, volontairement ou non, passée sous silence ? J'admets qu'elle soit d'une interprétation équivoque et que les derniers mots gâchent un peu la portée des phrases précédentes. Mais le mot capital est lâché : Sandeau. Dans les fameuses nuits de Nohan où s'était échafaudé le roman de Béatrix, Balzac et George Sand avaient longuement parlé de lui, Balzac venait d'être joué, tout comme George l'avait été; ils se disaient leurs rancunes justifiées et toutes fraîches encore, contre Balzac. Que la silhouette antipathique de Jules se soit dessinée dans l'œuvre qui s'ébauchait, quoi de plus naturel ? Qu'elle soit devenue envahissante par la suite, mais que Balzac ait conservé pour Gennaro Conti quelques traits typiques de Liszt, ce sont là des procédés de construction fréquents chez les romanciers. Conti n'est pas Liszt. Il est une image composite dont Sandeau a fourni les lignes essentielles et le pianiste quelques travers caractéristiques. Conti est un paon roué, égoïste et calculateur, ses signes distinctifs : la fausseté, l'étroitesse dans les sentiments et les idées; Liszt : la largeur du cœur, le désintéressement, le feu de l'âme. Au physique, les jolis yeux vert de mer ont fait place à des prunelles « presque rouges ». Au mo-

(1) *Art. cit.*, Nouvelles Litt., 9 août 1930.

(2) *Lett. à l'Etr.*, II, 141; 23-24 avril 1843.

(3) *Ibid.*, II, 160.

ral, « c'est une nature charmante en apparence et détestable au fond... La fourberie de Conti ne sera connue que de sa maîtresse... Il a dans son art la célèbre jalousie italienne qui porta le Carlone à assassiner Piola... quoique prévenu, vous serez sa dupe. Cet homme méridional, cet artiste bouillant est froid comme une corde à puits... »<sup>1</sup>.

On multiplierait aisément les citations qui rendent bien difficile toute possibilité de rapprochement sérieux entre Liszt et Gennaro Conti.

D'ailleurs, Balzac n'avait alors aucun grief contre Liszt et sa déclaration à George Sand est formelle. Son « adoration » s'était bien quelquefois légèrement voilée, elle n'excluait pas de petits mouvements d'humeur, de légères attaques de jalousie si humaines ! Balzac n'était pas beau et il en souffrait. Comment ce petit homme gras, rond, trapu, aux larges épaules carrées pouvait-il rivaliser avec l'élégante silhouette du jeune Liszt ? Comment, avec sa grosse tête, son nez comme de la gomme élastique et carré du bout, sa bouche jolie mais édentée, aurait-il pu l'emporter, quel que soit l'extraordinaire éclat de ses yeux, sur ce garçon, de douze ans son cadet, qui avait la plus intéressante figure du monde ?<sup>2</sup>. Que devenait l'étourdissante conversation de Balzac dès que Liszt se mettait au piano ? Destinée écrasante et si facile que Balzac ne peut pas toujours maîtriser son amertume : « ...Je suis pauvre, écrit-il à l'Etrangère, le 20 mai-5 juin 1838, j'ai des besoins. Il faut que je travaille comme un forçat. Je ne puis dire à Arabella d'Agoult (voyez les *Lettres d'un Voyageur*) : « Venez à Vienne et trois concerts nous donneront mille francs ; allons à Saint-Pétersbourg et les touches d'ivoire de mon piano nous donneront un palais ». Il me faut ce Paris insultant et ses imprimeurs, dix-huit heures de travail par jour. J'ai des dettes et la dette est une comtesse qui m'aime un peu trop tendrement... »<sup>3</sup>. Mais ce n'était là que boutades passagères ; Balzac restait clairvoyant et quoiqu'il décelât très nettement les petits dé-

(1) Balzac, *Béatrix*, éd. Conard p. 102, 103.

(2) Cf. Prior, *Balzac à Turin* ; Revue de Paris, 15 janvier 1924, p. 361, d'après le portrait de Balzac par Sophie Kolowsky.

(3) *Let. à l'Etr.*, I, 477-478.

fauts de vanité et de cabotinage de Liszt (qu'il se fait une joie maligne d'exploiter dans Conti), son affection et son admiration restent identiques jusqu'en mai 1843 : « Liszt, écrit-il, le 15-16 mai de cette année, a de petits ridicules et de grandes qualités. Voilà son histoire. Je l'aime beaucoup et trouve son talent sublime, comme celui de Chopin et celui de Paganini, de Batta... »<sup>1</sup>

Liszt, de son côté, ne garde aucun ressentiment à Balzac. Des amis s'efforcent de le monter contre l'écrivain; Marie aussi. Peine perdue ! Il ne se reconnaît pas plus dans Conti qu'il ne le fera plus tard, dans le héros de *Nélida*. Son attitude est inébranlable. Le 26 mai 1846, il écrit à Marie :

« L'interprétation des personnages (ce que vous appelez la clef du roman, m'importe fort peu, et puisque vous me permettez d'être sincère, je vous dirai que je crois qu'en général vous vous laissez encore trop préoccuper par des questions de ce genre.

Où en sont *Béatrix* ou les *Amours forcés*, ou bien *Horace* ? Quels imbéciles s'inquiètent encore de savoir si *Lugato* est M. Demidoff ou M. Devoroff ? »<sup>2</sup>.

L'année suivante, même position. Les critiques les plus désobligeantes ne le forceront jamais à croire ce qu'il ne peut pas et ne veut pas croire :

« J'ai toujours répondu [que] tant que je ne serais pas nommé en toutes lettres, avec mon nom de baptême et désignation de ma demeure actuelle..., je refuserais toujours net et absolument de voir ma personnalité dans les articles et les livres dans lesquels on aura la bonté de s'occuper indirectement de mon chétif individu.

Si vous avez une bonne mémoire, vous devez vous souvenir que j'ai déjà établi ce principe lors de la publication de *Béatrix*... »<sup>3</sup>.

Du reste, de 1840 à 1843, Liszt est très peu à Paris. Des concerts l'appellent en Autriche, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Danemark, en Russie; Marie, tant bien que mal, essaie d'utiliser les débris de son

(1) *Ibid.*, II, 160.

(2) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 361.

(3) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 372, Bukarest, 3 janvier 1847. Cf. Korwin-Piotrowska. *Balzac et le Monde Slave*, p. 313. C'est pourquoi il ne faut accepter le jugement de Béatrix rapporté par Janka Wohl qu'avec les plus grandes réserves : J. Wohl : *Souvenirs d'un compatriote*, F. Liszt, p. 81.

amour et s'applique à constituer un salon. Liszt lui facilite la connaissance de ses amis propres; fait paradoxal, tous ses amis sont des écrivains. C'est par lui qu'elle connaît Balzac, Sainte-Beuve, Victor Hugo, Girardin, Janin, tout comme elle a connu quelques années plus tôt, et toujours par lui, George Sand et Lamennais. La joie qu'elle en éprouve arrive aussitôt à Liszt. Il sait que Sainte-Beuve lui fait une cour de collégien, que Lamartine vieillit, que Victor Hugo est tout le contraire de ce que Franz avait dit à Marie : bon, simple, jeune. Quant à Balzac, on le voit un soir, il est étourdissant, puis il disparaît des mois, fait le mort à toute invitation. On ne sait où il est, caché ou en prison. Certains de ses propos sont rapportés intentionnellement, dans le but de ranimer une passion qui meurt tous les jours davantage :

« Balzac au concert a fait remarquer un fauteuil vide auprès de la Comédienne <sup>1</sup>, et, faisant allusion à moi, a dit que cela lui rappelait le cadre de M. Faliero sur lequel on a jeté un crêpe. Vous voyez que mon orgueil, si j'en avais un, serait un peu écorné... ».

Liszt fait la sourde oreille; mais que Marie lui parle de la « Revue parisienne » dont Balzac fait à lui seul tous les frais et le voilà aux aguets. C'est le fameux numéro du 25 août où il est presque uniquement question de Sainte-Beuve.

« ...Vous imaginez comme il l'arrange, dit Marie. Il l'appelle le restaurateur du genre ennuyeux. Puis il écrit une nouvelle à moitié style Sainte-Beuve : « Ce n'est plus le velouté de la fleur, mais il y a du grain desséché, plein, fécond qui assure la saison d'hiver... ». C'est à mourir de rire, le tout plus spirituel et de meilleur goût que je n'en supposais Balzac capable. » <sup>2</sup>.

Liszt se délecte. A vrai dire, la chose l'intéresse, doucement, comme ami de Sainte-Beuve et comme amant de Marie. De 1834 à 1837, il avait été en relations assez intimes avec Sainte-Beuve qu'il tenait pour un ami. Que la réciproque soit vraie, la chose est difficile à prouver. Le sceptique Sainte-Beuve devait être plus

(1) Princesse de Belgiojoso.

(2) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 24-25.



étonné qu'attiré par cette nature fougueuse. Et si l'esprit ne le séduisait guère, il ne devait pas apprécier beaucoup plus le talent. De tous les écrivains romantiques, il est un des seuls à justifier ce préjugé si fortement accrédité qui veut que cette génération n'ait pas compris grand chose à la musique. Liszt, au contraire, trouvait qu'il avait tout à gagner au contact de cette intelligence si fine, si mesurée, si perspicace. Quant Liszt s'éloigne de Paris, il suit les travaux du critique. Dans une lettre à George Sand, de 1835, il demande ce que devient Sainte-Beuve. « Travaille-t-il à son histoire de Port-Royal ? Donnez-m'en quelques nouvelles car je n'écris plus à personne. »<sup>1</sup>. Également lié avec Sainte-Beuve et avec Balzac, Liszt devait être au courant de leur inimitié qui datait du fameux article de la *Revue des deux Mondes*, du 15 novembre 1834. « Je lui passerai ma plume au travers du corps, s'était écrié Balzac... Je referai *Volupté*. » Et il avait fait le « *Lys dans la Vallée* ». Mais sans doute Balzac se trouvait-il encore insuffisamment vengé à voir la rage avec laquelle il s'acharnait, en 1840, sur l'auteur des *Lundis*. Pressentait-il l'atroce phrase, écrite avec une colère froide, que l'on devait retrouver dans les Cahiers de Sainte-Beuve : « Chaque critique a son gibier favori sur lequel il tombe et qu'il dépèce de préférence... Pour moi, c'est Balzac. »<sup>2</sup> En attendant, c'était Balzac qui dépeçait, et Liszt devait y prendre une certaine joie. C'est lui qui avait introduit Sainte-Beuve auprès de Marie et son attitude était devenue tout de suite provocante, presque inconvenante. Liszt n'était pas jaloux, mais agacé. Sainte-Beuve agissait exactement comme si Marie était libre, comme si lui-même n'existait pas, et ses prévenances auprès de Marie étaient aussi comiques que ridicules. Le soufflet de Balzac venait à point.

« Le fragment de la Revue de Balzac m'a beaucoup amusé. J'aurais aimé que vous m'envoyassiez la Revue entière à Londres. »<sup>3</sup>

Marie n'en fait rien et la garde comme appât pour

(1) Inédite.

(2) Sainte-Beuve. *Mes Poisons*, p. 111.

(3) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 27.

Fontainebleau. « La Revue de Balzac a un succès énorme, lui écrit-elle, le 22 septembre 1840, vous en aurez trois numéros à lire ici. » Ce furent les trois seuls. Un post-scriptum du 27 novembre disait : « La Revue de Balzac a cessé de paraître ». Marie n'en connaît pas la raison, mais Balzac semble se débattre dans d'inextricables ennuis<sup>1</sup>. Et toujours généreux, Liszt veut s'entremettre :

« N'y aurait-il pas moyen de faire une délicate avance à Balzac ? Répondez-moi sur ce point... »

écrit-il le 2 décembre 1840, et Marie répond aussitôt :

« Je serais fort d'avis de l'avance, délicate ou indélicate, telle par exemple que d'offrir d'un billet de mille francs. Mais on ignore où il est... » (10 décembre 1840).

Balzac a-t-il eu connaissance de ce geste si spontané ? C'est peu probable. Tout ce que nous sommes en mesure d'assurer, c'est l'amitié persistante de Liszt pour Balzac et la fréquentation, très rare d'ailleurs, de Balzac chez Marie. Autant Franz lui est sympathique, autant Marie « est un effroyable animal du désert... Elle est prétentieuse à ne pas enfin être supportée deux heures... », écrit-il à Mme Hanska, le 15-16 mai 1843, et il se réjouit de voir Liszt enfin quitte. Cette même année 1843, il allait consacrer leur mutuelle affection en lui dédiant une des œuvres où il avait mis le plus de lui-même : *La Duchesse de Langeais*.

Et c'est précisément alors, dans l'été de 1843, que tout change. Jusqu'ici, la Correspondance unilatérale de Balzac à l'Etrangère, en l'absence de toute réponse de Mme Hanska, nous faisait assister à un revirement difficilement explicable. Le 14 novembre 1842, Balzac envoyait à Mme Hanska l'autographe de Liszt déjà cité, le priant de se rendre à l'appel de la Comtesse, trop heureux de procurer à sa lointaine amie une aussi rare distraction. Et il ne manquait pas de faire sentir que c'était par pure amitié pour lui si Liszt se dérangeait

(1) L'année 1840 fut, en effet désastreuse pour Balzac. Cf. *Let. à l'Etr.*, I, 527. ...« Ah ! Vous ne m'écriviez plus parce que mes lettres étaient rares ! Eh bien, elles étaient rares parce que je n'ai pas toujours eu l'argent pour les affranchir, et que je ne voulais pas vous le dire. Oui, ma détresse a été jusque-là et au delà... Oui, j'ai eu des jours où j'ai fièrement mangé un petit pain sur les boulevards. Enfin, j'ai eu les plus grandes souffrances : amour-propre, orgueil, espoir, avenir tout a été attaqué... » Février 1840.



« exceptionnellement ». Mais, à l'instant, Balzac prend peur et, tout en se réjouissant de savoir Liszt à Saint-Petersbourg, il commence à décocher des traits :

« J'ai appris que vous alliez revoir Liszt. Homme ridicule, talent sublime ! C'est le Paganini du piano. Mais Chopin lui est bien supérieur. » (7 avril 1843).

Désormais, il multiplie les coups de boutoir. Il s'acharne sur les petitesesses de l'homme, sape les mérites du compositeur. Un très grand virtuose, oui, mais dénué de toute faculté créatrice, un amuseur ! Il faut se rappeler les *Lettres d'un Bachelier ès-musique*, et l'horreur de Liszt pour ce métier de chien savant pour mesurer la perfidie de Balzac. Systématiquement, Balzac tente de ravalier le musicien au rang de baladin. Le 11 mai 1843, au sujet de la *Lucrèce*, de Ponsard, il flagelle ces gloires trop rapides et trop brillantes :

« ...Voilà une destinée brisée, comme celle de L[éontine] Fay, de Liszt, de Rachel, comme celle de tous les hochets humains que Paris prend pour ses amusements ! Liszt, annoncé comme le plus grand génie musical, ne sera jamais compositeur ! »

Même tactique, mais plus savante, le 28 mai. Le coup portera d'autant mieux qu'il se cache sous une apparente gentillesse :

« Je suis si reconnaissant à Liszt d'avoir acquitté ma lettre de change de gracieusetés tirées à votre profit, que je lui ai dédié la *Duchesse de Langeais*, dans l'*Histoire des Treize*. Mais entre nous, le Hongrois est un peu comédien, mais un comédien de bonne foi, du moins, je le crois. Il a un talent d'exécution sublime, qui n'a d'analogue que Paganini, mais il n'a pas le génie de la composition. Pour mériter tout ce qu'on fait pour lui, il devrait être à la fois Rossini et Liszt. Vous ne jugerez Liszt que quand il vous sera donné d'entendre Chopin. Le Hongrois est un démon, le Polonais est un ange. »

Dans l'été de 1843, Balzac va rejoindre Mme Hanska à Saint-Petersbourg. Que s'était-il passé entre elle et Liszt ? Qu'avait appris Balzac ? Nous l'ignorions. Mais le ton change subitement dans les lettres et devient, à partir de décembre, agressif et bientôt insultant.

« Sois prudente, dans ta lettre à Liszt, si tu écris, dit-il le 13 décembre 1843, car tu ne sais pas dans quel discrédit il est tombé. J'ai honte de ma dédicace. »

Le 14 :

« Si vous répondez à Liszt, que ce soit digne, froid, et à ôter l'envie de continuer. »

Le 13 janvier, 1844, une simple parenthèse et un point d'exclamation :

« Vous avez écrit à Liszt ! ».

Le 1<sup>er</sup> mars, il se découvre :

« Tenez, j'ai eu tort. Ecrivez à L[iszt]. Comment ai-je pu croire que ce que vous feriez ne serait pas bien fait... Au point de vue amour, cette jalousie est jolie et flatteuse, mais, au point de vue affection célestement conjugale, c'est une dé fiance et que je me reproche... ».

Balzac en convient, il est jaloux. On l'aurait été à moins. Eve était à plusieurs milliers de kilomètres. Balzac savait son goût, sa faiblesse pour les célébrités. Au génie, Liszt ajoutait d'autres séductions : la jeunesse, l'élégance, le plus séduisant des visages, une vie gonflée d'aventures, l'attrait d'un art éminemment dangereux pour les âmes sensibles. Balzac avait quarante-cinq ans, Liszt trente-deux. Et surtout, cette distance entre Eve et lui qui autorisait tous les vagabondages de l'imagination. En soi, la jalousie de Balzac n'était que trop compréhensible. Mais était-elle fondée ? Eve de Hanska, par ses pensées ou par sa conduite, justifiait-elle ses craintes ? Ses lettres trahissaient-elles le moindre trouble, l'émotion la plus légère quand elle parlait de Liszt, car elle joue franc jeu, elle ne cache ni les visites de Liszt, ni les lettres qu'ils échangent. Dit-elle leur contenu et les impressions ressenties ? A mesure que les mois passent, le tourment de Balzac s'exaspère. Il retrouve Liszt à Paris, en 1844 ; l'injustice de Balzac, pour le musicien devient maintenant de la mauvaise foi. Il nie tout, non seulement le génie du compositeur, mais l'intelligence, l'éducation :

« L[iszt] m'a paru dans un état d'exaltation comme les acteurs, qui frise la folie, écrit-il le 18 avril. »

Le 3 juin 1844,

« Il sera, dans ma destinée d'aimer ce que vous aimez, excepté ce singe de L[iszt.] »

Le 10 juin, Balzac rentre de chez la princesse Belgiojoso, outré du sans-gêne de Liszt et de son cabotinage :

« L[iszt] est absolument comme le maître chez la princesse et j'ai quelque honte à vous dire que le Hongrois est un vrai Bohémien... Hélas ! C'est le saltimbanque et cela se dit même un peu trop. Que vous dirais-je ? J'ai quelque chagrin de lui avoir dédié quelque chose. C'est même déjà comme une vieille coquette à qui l'applaudissement est indispensable et pour qui la vie sera impossible (du jour) où quelques doigts se lèveront plus à la mode que les siens... »

La vie allait se charger de venger Liszt. Il tenait si peu à sa réputation de pianiste que le temps était proche où ses voyages allaient cesser pour faire place à une nouvelle période, la plus féconde, la plus riche de son existence, celle de la composition. Mais Balzac avait le jugement obnubilé. Le 21 juin, il reçoit à dîner Laurent-Jan, Gozlan et le premier Président de Bourges :

« Ces trois messieurs ont été étourdissants d'esprit ». [Cela est] plus curieux « que de voir Liszt travaillant son piano, car les traits d'esprit n'ont pas deux représentations... »

Le surlendemain, il éclate. Il a rencontré Liszt chez Rotschild.

« Non, chère, vous ne vous figurez pas ce qu'est un drôle de cette espèce ! Il a la fatuité d'un comédien et la haine d'un accusateur public. Il n'a que des doigts ».

Pauvre Balzac ! Et pourquoi cette rage presque comique ? Parce que Liszt lui a dit de le rappeler

« au souvenir d'une certaine personne, si toutefois j'y allais avant lui. Je me suis dirigé sur mon avenue sans lui avoir répondu, ajoute dignement Balzac, le 23 juin. Ceci venait après un *Dites-lui de m'écrire un mot où je serai, n'importe où, que j'attribuais déjà au vin de Champagne dont il a bu avec une abondance effrayante...* »

Et Balzac ajoute :

« ...Ce garçon ignore tout ce qui n'est pas exécution de la musique, même les égards que se doivent (les gens) selon les rangs et les caractères. On l'a gâté comme on gâtait les négrillons du temps de Louis XV... »

Un dernier trait pour achever de ridiculiser Liszt, le 7 août 1844 :

« L[iszt]-le-grand fait ses exercices à Lyon, Marseille et dans tout le Midi. La princesse B[elgiojoso] m'a dit en riant qu'à Lyon, il avait assisté à un dîner d'adieu où dans son assiette chaque convive a trouvé un médaillon en chocolat représentant L[iszt]-le-grand ».

La même lettre annonce le retour prochain de Liszt en Allemagne.

« Il sera près de vous », dit Balzac, mais ne vous tourmentez pas, il n'ira jamais à W[ierzchownia]... Il a trop besoin de spectateurs... »

Puis le nom de Liszt devient de plus en plus rare. Quelques brèves mentions en 1845 le 15 février :

« ...Quant au Lara (surnom donné à Liszt), tu n'aurais pas dû le voir. »

Le 6 mars :

« ...Ah ! Je ne t'ai jamais parlé de certain pianiste, mon *louloup* adoré, ni de ton frère, avec qui tu devrais te mettre en règle, car il se moque de toi... Tu n'as aucune idée ni de ma prudence ni de mon coup d'œil... »

Enfin le 20 septembre :

« ...Liszt !... C'est inconcevable !... »

Liszt avait-il mérité ces coups répétés ? S'était-il posé en rival ? Avait-il usurpé des droits ? Autant de questions qui risquaient de n'avoir jamais de réponse quand heureusement, une Polonaise, Mme de Korwin-Piotrowska, comme Mme Hanska, éprise de Balzac, se passionne pour cette sœur aînée, ressuscite sa vie incomplètement connue jusqu'ici, puise à toutes les sources, polonaises et françaises, dépouille les cahiers intimes de Mme Hanska, les lettres de sa fille, Mme Mnischev et nous apporte, pour l'histoire des relations de Balzac et de Liszt, la plus savoureuse moisson. Quel dommage de ne pouvoir nous arrêter tout le long de ces chapitres, attachants comme le plus passionné des romans, en dépit ou à cause de la solidité de l'argumentation, où Mme de Korwin évoque l'enfance d'Eveline, son éducation, son mariage, ses besoins de lecture et de musique, ses longues retraites dans son désert de blé, coupées de voyages, en Suisse, à Vienne, à Pétersbourg. Saint-Pétersbourg ! Elle y était en 1843, très désemparée, en plein procès, cherchant à sauver sa fortune et celle de sa fille. Balzac, de Paris, l'exhorte au courage, et comme nous l'avons vu, dès qu'il le peut, lui procure des distractions.

Liszt, chez Mme Hanska, en était une de choix « Mme Hanska, est une personne pleine de connaissances qui

court après tous les gens célèbres par leur esprit », écrit Mme Jezieska, dès 1840, dans son journal intime<sup>1</sup>. A la seule idée de voir Liszt, Mme Hanska, qui raffole de musique, est déjà toute bouleversée :

« ...J'ai fait la connaissance de Liszt. J'étais fort émue, la renommée grandissait l'homme et l'artiste également à mes yeux... Il s'agissait d'excentricité, d'une gloire, d'un être phénoménal, j'étais donc doublement troublée quand le domestique m'annonça « M.[onsieur] Liszt » sans plus de façons que si M. Liszt eût été simplement le propriétaire de l'habit qu'il portait et que ses droits et ses privilèges ne s'étendissent pas à ces vastes domaines de l'intelligence et du génie dont la possession anéantit *Monsieur* pour le présent et l'avenir... »<sup>2</sup>

Après cette échappée, d'un lyrisme un peu pompeux, un beau portrait de Liszt, un des plus saisissants que nous ayons jamais lus et qui vaut la peine d'être cité :

« Liszt est d'une taille moyenne, il est maigre, il est pâle et plutôt défat que pâle. Il a le teint bilieux des grands talents et des grands caractères; ses traits sont assez corrects; son front est moins haut qu'on ne le représente dans ses portraits, il est sillonné de rides et manque d'élévation, ses yeux sont vitreux, mais ils s'allument au feu de son esprit, et alors ils étincellent comme les angles d'un diamant taillé, ses cheveux sont d'un châtain clair, ils sont longs et bien soignés (quoiqu'on die) (sic); son nez est droit et bien dessiné, mais ce qu'il y a de mieux en lui, c'est le suave contour de la bouche; il y a quelque chose de particulièrement doux et je dirai même de séraphique dans cette bouche qui, lorsqu'elle sourit, fait rêver le ciel. En général, les yeux et surtout le front du grand artiste appartient [sic] à l'angé déchu, au mauvais esprit des voluptés et des misères terrestres, et le bas de sa figure, et surtout son ineffable sourire, à l'angé de l'harmonie, à l'instinct des beaux et nobles sentiments... »<sup>3</sup>.

L'habit est sobre et du meilleur goût : une redingote brune, un gilet en velours noir-groseille et une cravate foncée, fixée par une grosse perle montée en épingle.

Le talent de Liszt l'étonne beaucoup moins que sa personne<sup>4</sup>. Il joue, pour elle seule, un fragment du

(1) Korwin-Piotrowska. *Balzac et le Monde Slave*, p. 80.

(2) *Ibid.*, p. 313. Journal intime de Mme Hanska.

(3) *Ibid.*, *Ouv. cit.*, p. 313-314.

(4) Mme Hanska, du reste, n'était pas sans reconnaître le génie pianistique de Liszt, et c'est ce qui ressort de cette page de son journal, écrite au sortir du premier concert de Liszt : « Il commença par l'ouverture de Freischütz et, lorsque j'entendis rouler sous sa main gauche les bruits sourds de l'orage lointain, l'étincelle électrique de l'admiration alluma soudain mon âme engourdie; elle

« Concerto de Weber » et Mme Hanska éprouve en l'écoutant. « comme une déception douloureuse » Quant à l'homme, à son esprit, elle note dans son journal, en avril 1843 :

« C'est une organisation extraordinaire... Il y a des choses sublimes, mais il y en a aussi de déplorables en lui, c'est le reflet humain de la nature dans son grandiose, mais hélas ! aussi dans ses horreurs.. Liszt est parti pour Moscou ; il est venu me faire ses adieux avec un air pénétré qui m'a touchée. Je ne crois pas à de l'amitié de sa part... mais... à de la sympathie. Quant à moi, à part son talent, j'aime sa société à laquelle l'imprévu des mouvements si divers de son esprit, donne un caractère particulièrement attrayant<sup>1</sup> ».

« Tu n'as aucune idée de ma prudence et de mon coup d'œil ». Ces paroles de Balzac tintent, malgré nous, à nos oreilles. Il n'avait pas tout à fait tort de se méfier. Et il s'y prenait comme il pouvait, il était amoureux, il était jaloux, donc il était maladroit ; d'ailleurs, il pouvait bien s'ingénier à démolir l'individu-Liszt, Mme Hanska était trop intelligente pour avoir besoin de quelqu'un qui lui dicte ses jugements. A peine Liszt a-t-il quitté Pétersbourg, qu'elle lui adresse une longue lettre « sur l'art en général », petit traité d'esthétique dont elle est assez fière, et comme elle aime faire le maître d'école, elle en profite pour lui glisser quelques « rudes vérités entremêlées de quelques éloges ». Liszt répond aussitôt :

« Votre lettre... remue une infinité de choses et de questions, je voudrais un jour ou l'autre y répondre de façon nette et précise, mais tout en battant de l'aile, il serait difficile de vous atteindre aux hauteurs où vous vous élancez... Les inutilités et les faux-semblants ont dévoré ma vie, mais me voici bientôt arrivé à un terme meilleur... »<sup>2</sup>.

Il revient à Saint-Pétersbourg, et tous les jours, sur les deux heures, court chez sa belle prêcheuse. Il est beaucoup moins question de musique que de confidences. Eveline prépare « de beaux discours de morale » et « des exhortations religieuses » ; Franz les

comprit ; elle sentit, elle admira. Que dis-je ? L'écouter, c'est contempler la nature, car son jeu, c'est la nature... victorieuse régnant avec sa domination enchanteresse sur les moyens de l'art subjugué. C'est la nature triomphante tout entière dans un de ses plus glorieux enfants... ». *Ib.*, p. 85-86, note I.

(1) Korwin-Piotrowska. *Ouv. cit.*, p. 314-315.

(2) *Ibid.*, p. 315.

écoute respectueusement et répond par des arguments d'une immoralité effrayante, mais développe un tel charme qu'Eveline se sent de plus en plus conquise par « ce feu follet dont les lueurs séduisantes attirent vers des abîmes »<sup>1</sup>. Et le danger lui semble si réel qu'elle écarte avec soin son Anna.

Mme de Korwin explique l'attitude de Mme Hanska « par le tempérament des Rzewuski, c'est-à-dire par le goût du risque, des relations dangereuses »<sup>2</sup>. Soit, mais n'est-elle pas tout simplement troublée par la visite de Liszt ? et comment ne pas croire Liszt encore plus ému ?

Tout le crie, ces courtes lettres de Liszt qui sont bien équivoques pour des billets de pure sympathie.

« Il était trop tard, soit en arrivant, soit en quittant votre rue pour vous faire ma visite, hier et avant-hier. Si vous vouliez être très aimable pour moi, Madame la Comtesse, *vous m'en voudriez un peu*, mais je n'ose me flatter de cette distinction. Et pourtant, je ne sais à quel propos je voudrais compter sur votre « intérêt » non sur votre « affection ». Je ne la vaud guère, mais sur quelque chose que je n'hésiterai pas à définir et qui me serait doux et bon.

Mille respectueuses tendresses.

F. Liszt.<sup>3</sup>

Et cette autre, qui n'est pas plus datée que la première, et qui est sûrement de la même époque :

« J'espérais pouvoir venir vous voir aujourd'hui, Madame la Comtesse, mais j'ai été retenu par trente-six ennuis à la maison et c'est d'autant mieux, car je me sens horriblement nerveux et tout souffretant (*sic*) depuis ce matin. Demain ce sera passé peut-être. — En tous cas, je viendrai frapper à votre porte entre deux et trois heures.

Mille hommages empressés.

F. Liszt.<sup>4</sup>

Et cette dernière :

« Je suis un peu plus calmé aujourd'hui, mais vous avez raison, il me faut expier sinon la réalité (celle-là est impossible pour moi), mais du moins le rêve d'une gloire.

Vers deux heures, je serai chez vous. Et s'il m'est possible, avant. »<sup>5</sup>

Et que dire de ces explications orageuses où la mai-

(1) *Ibid.*, p. 319.

(2) Korwin-Piotrowska. *Ouv. cit.*, p. 315.

(3) Inédite.

(4 et 5) Inédites.

son Koutaïssouf connaît les scènes d'une violence inouïe qui terrassaient autrefois Marie d'Agoult ? Et pour une peccadille, parce qu'Eveline a refusé, sous prétexte qu'elle était souffrante, d'aller dîner à la campagne avec Liszt, Glinka et quelques autres notabilités artistiques. Franz est arrivé frémissant :

« Ne croyez pas que j'aie été la dupe de votre indisposition, disait-il, en courant par la chambre..., allez, je vous connais. Et je connais aussi ceux qui sont venus dire que vous ne deviez point frayer avec des artistes, dites-moi, comment m'a-t-on nommé par exemple ? (et s'arrêtant et me regardant fixement et tapant du pied). Un bohémien, n'est-ce pas ?... »<sup>1</sup>

Mais après ces colères, Liszt a des retours si doux que Mme Hanska, très attendrie, commence à s'inquiéter. Il est temps que Liszt s'éloigne. Madame Hanska mettrait-elle une telle hâte à presser ce départ, si elle était si sûre d'elle et de lui ?

« J'ai vu Liszt hier pour la dernière fois, cette idée m'émeut malgré moi. Mon Dieu, j'ai écrit *pour la dernière fois*, serait-ce une prophétie ? Ne le reverrai-je donc jamais sur cette triste terre ? J'y pense avec tristesse. Il est si changé, si détruit, que moi qui le voyais souvent, j'apercevais presque du jour au lendemain les traces des ravages produits peut-être moins encore par sa vie désordonnée que par cette âme inquiète, par cet esprit agité qui usa son corps, comme une lame aiguë et à double tranchant use un fourreau trop étroit. Cette dernière visite s'est bien passée et n'a été troublée par aucun emportement; il m'a demandé de lui pardonner, il m'a suppliée de ne point l'oublier, de lui écrire quelquefois et de le voir encore une fois avant son départ. Je lui ai dit : « Je n'ai rien à vous pardonner, car je ne saurais me fâcher contre vous... cela devient impossible quand on vous aime et qu'on est aimé de vous; quant à vous écrire, je le ferai une fois par an. » Il prit un air boudeur et se récria : « Ecoutez-donc, lui dis-je, je ne vous promets que ce que je suis bien sûre de tenir, une fois par an sera pour moi le devoir, plus d'une fois sera une faveur pour vous. » Il prit ma main, la baisa et la retint entre les siennes; je la retirai doucement en lui disant : « M[onsieu]r Liszt, croyez-moi, ne revenez plus, que ce soit ici notre dernière entrevue. » Il voulut insister, mais je lui répétai avec l'accent le plus pénétré, il parlait de l'âme : « Je vous en prie, ne revenez plus, cela me ferait du mal et peut-être à vous aussi, laissez-moi donc vous dire adieu sous l'influence de votre bonne visite d'aujourd'hui, demain vous seriez moins bon peut-être, ou moi-même, je serais plus mé-

(1) Korwin-Piotrowska. *Ouv. cit.*, p. 317.



chante, adieu donc ! ». Il baisa la main que je lui tendais, il la serra fortement et partit comme un trait, je le suivis jusqu'à la porte, mais il ne se retourna même pas; j'allai à la fenêtre, je le vis monter en calèche, il leva la tête et je le vis ainsi, les regards tournés vers moi jusqu'à ce que les chevaux l'eussent emporté hors de ma vue. »

« On m'a remis ce matin un billet de Liszt, voici son contenu : « Je n'ai point forcé la consigne, je ne vous ai point désobéi, et pourtant qu'il m'eût été doux de vous voir encore une fois, Madame ! Pardonnez-moi, j'ai été brusque, violent, injuste, mais daignez pour le moment ni me juger, ni me condamner, ni m'absoudre, peut-être nous retrouverons-nous d'ici à deux ans. Peut-être alors serez-vous moins mécontente de moi. Si par hasard la pensée de m'écrire vous venait, le Comte W..., mon plus ancien et mon plus excellent ami de P[étersbourg], vous dira où adresser vos lettres. Adieu, croyez que malgré... je vaudrais peut-être que quelques-uns songent à moi de près comme de loin... »<sup>1</sup>.

La page est émouvante. Combien l'est plus encore le billet de Liszt que Mme Hanska a transcrit, on ne sait par quelle aberration littéraire, en tronquant et en châtiant le style. Je l'ai sous les yeux, cette pauvre lettre, écrite d'une main si tremblante que les caractères si nets à l'ordinaire, en sont à peine déchiffrables. Par places, çà et là, une bavure d'encre qui pourrait bien être la trace de larmes qui ont coulé<sup>2</sup>.

Le lendemain, Mme Hanska, encore sous le coup de cette émotion écrit :

« Le départ de Liszt m'a laissé, je l'avoue, un certain vide dans l'âme. Je sens qu'il me manquera longtemps encore...

(1) Korwin-Piotrowska. — Ouv. cit., p. 318-319.

(2) Nous transcrivons l'original à titre de document, en soulignant les membres de phrases changés par Madame Hanska. L'addition du mot « injuste » ne manque pas d'une certaine saveur : « Je n'ai point forcé la consigne; je ne vous ai point désobéi. Et pourtant, il m'aurait été doux de vous voir encore une fois, Madame. Pardonnez-moi si j'ai été brusque et violent dans nos discussions — et daignez pour maintenant, ni me juger, ni me condamner, ni m'absoudre. Peut-être nous retrouverons-nous quelque part d'ici à deux ans; Peut-être aussi serez-vous alors moins mécontente de moi.

En attendant, le comte Wielhorsky, mon plus ancien et excellent ami de Pétersbourg s'est chargé de vous remettre les deux volumes de l'Histoire de Dix ans que vous avez bien voulu me prêter et que le relieur n'a pu me rendre à temps. Si par hasard la très charmante idée de m'écrire vous venait, il vous dira où m'adresser... Veuillez bien remercier très particulièrement Balzac de sa dédicace, je lui en sais tout à fait gré — et vaudrais peut-être que quelques-uns songent à moi de près comme de loin, ce qu'il n'est pas obligé de savoir.

Samedi (2 heures du matin).  
(Inédite).

Liszt m'était fort sympathique, il s'était établi en quelque sorte dans ma confiance, je lui parlais de moi-même avec l'entraînement de la plume et d'un journal écrit; depuis longtemps, je n'avais rencontré une individualité plus prononcée, plus fortement tranchée et se détachant avec plus d'éclat de cette tapisserie de médiocrités dont je vivais entourée... »<sup>1</sup>.

Comme ils se l'étaient promis, Liszt et Mme Hanska s'écrivent à intervalles espacés. Mme Hanska poursuit sa mission et tâche d'élever Liszt jusqu'aux cimes artistico-nébuleuses auxquelles son génie peut prétendre. Liszt répond dans le même style, et le ton des lettres témoigne de l'équilibre peu à peu retrouvé. Nous avons vu dans quelles transes Balzac suit cette correspondance qu'il essaie d'interrompre<sup>2</sup>. Mais Mme Hanska n'en a cure, au moins dans cette année 1844, si l'on en juge d'après cette réponse de Liszt :

« Les courants magnétiques (auxquels avec votre permission, je crois tout aussi fermement que votre gracieuse Eminence !), ne se dessèchent et ne se tarissent point. Bon nombre de grenouilles pensent y coasser, de misérables herbages les embarrasses (*sic*), il est vrai, mais l'effluve magnétique n'en circule pas moins irrésistiblement... Où ? Jusqu'à quand ? Qui le saurait ?... »

Et puisque je me pare de vos plumes chatoyantes et *m'approprie* vos comparaisons, laissez-moi tout pédantesquement établir une différence, laquelle, comme de raison, est entièrement à mon désavantage.

Vous souvient-il du lac de Genève ? Avez-vous remarqué à quelque beau jour comme ses belles eaux bleues sont traversées par un courant d'une nuance plus bleue encore et combien ce mouvement presque insensible entraîne doucement la pensée et complète ce grandiose et harmonieux paysage ?

Ainsi de votre courant.

Quant aux miens, ils se croisent et se brisent. Les grenouilles, les herbages et les rocailles leur font obstacle. Je n'ai point comme vous les rives d'un beau lac pour refléter paisiblement les cimes neigeuses et les arbustes en fleurs. Le courant m'emporte en entier, tandis que vous pouvez tout à loisir et rêver et vous livrer à ces adorables *superfétations* des âmes tendres...

Mais brisons là-dessus, une correspondance avec vous réalise passablement la fable du *Chien et de l'âne* du bon La Fontaine. Ce que vous dites avec une si inimitable grâce, je le répète tout *pataudement* et, pendant que vous vous laissez suavement emporter sur les nuages azurés de votre fantaisie

(1) Korwin-Piotrowska. Ouv. cit., p. 319.

(2) Cf. p. 52 et suiv.

vers les régions éthérées où vous cueillez les plus belles fleurs de la poésie et du sentiment, je dois me traîner à quatre pattes dans le monde des plates réalités, ignobles et grossières contre-façons, comme vous dites si bien, de ce monde idéal vers lequel une inextinguible *Sehnsucht*, et je ne sais quel profond *mal du pays*, nous attire (*sic*) toujours.

Si vous êtes encore dans la gracieuse intention de m'écrire les *beaucoup de choses* que vous me promettez dans votre ravissante lettre, Madame, j'en serai tout charmé.

Quoi que vous me disiez, j'écouterai et admirerai la façon dont vous dites. Vos lettres sont pour moi une espèce de musique douce et mystérieuse qui me console singulièrement de l'autre que je suis obligé d'écouter et de faire.

À ce propos, je vous dirai, car je sais que vous daignez vous y intéresser, que j'ai un peu travaillé. Me permettez-vous de vous envoyer par ambassade mon « *Buch der Lieder* » ?...

Dans quinze jours, je serai à Paris. Ne me chargez-vous de rien pour Balzac ?..... » <sup>1</sup>.

Quelques paragraphes, les deux derniers surtout, deviennent piquants si l'on songe aux passages déjà cités des Lettres à l'Etrangère. Liszt connaissait-il le roman de Mme Hanska ? Quand elle lui parlait d'elle-même, avec tant d'« entraînement », était-il question de Balzac ? Sans doute partiellement, sinon comment expliquer la dernière phrase du billet d'adieu par exemple <sup>2</sup>.

Et pour en revenir à Balzac, eut-il raison de s'inquiéter ? Non, en fait, sans doute. Nous avons vu avec quelle maîtrise Mme Hanska avait su briser une amitié qui devenait suspecte; mais il ne s'agissait certainement pas comme le veut Mme de Korwin « d'une sympathie à laquelle Eveline refusait même... de donner le nom d'amitié pour ne pas profaner celle-ci... » <sup>3</sup>. L'ordre des sentiments est nettement différent et tout proche du trouble passionnel. Et Balzac le savait bien, car ce que Mme de Korwin ne nous dit pas, c'est qu'il avait eu entre les mains ce petit cahier violine sur lequel Mme Hanska avait noté les réflexions et impressions suggérées par Liszt et que nous avons citées, ainsi que cette dernière lettre qu'elle s'était bien gardée de transcrire en entier <sup>4</sup>. Cette lecture n'avait pas dû lui faire un vif

(1) Inédite.

(2) Cf. p. 60, note 2.

(3) Korwin-Piotrowska. Ouv. cit., p. 320.  
le 2 septembre 1843 » et dont le p. 1

(4) C'est au revers du folio 19 du journal intime que s'étale, en effet, l'émouvante déclaration de Balzac à Mme Hanska, écrite à « Pétersbourg, le 2 septembre 1843 » et dont le fac-similé se trouve dans l'ouvrage de Marcel Boutéron : *La Véritable image de Madame Hanska*.

plaisir, et s'il ne mettait pas en doute la loyauté de Madame Hanska, il était assez naturel que sa fureur se soit retournée tout entière et avec une extraordinaire violence contre Liszt.

Quel fut l'épilogue de cette amitié ?

Liszt revit Mme Hanska quelques années plus tard à Paris. Tout les avait séparés : leurs existences comme leurs affections ; Liszt ne venait que très rarement en France et Mme Hanska ne prisait guère sa compatriote et alliée : la princesse de Wittgenstein. Toutefois, elle gardait le même intérêt pour les compositions de Liszt ; c'est ce qui ressort de cette lettre non datée :

« Etes-vous encore disposée, Madame la Comtesse, à suivre notre cher Saint-François sur les Flots ? Permettez-moi de vous faire une petite proposition. Lundi, vers 4 heures, je viendrai vous prendre pour vous conduire chez Erard. S'il peut être le moins du monde agréable à Madame la Comtesse Meninhek (*sic*) et à Madame de Balzac d'entendre mon récit légendaire en l'honneur de St-François, veuillez bien les prévenir qu'elles sont invitées... » <sup>1</sup>.

Quant à Balzac, peut-être Liszt le rencontra-t-il chez la Princesse de Belgiojoso ou dans des salons amis, durant les quelques semaines qu'il vécut à Paris, en 1845. Mais l'amitié était rompue, au moins d'un côté, car Liszt lui conserva, jusqu'à la fin de sa vie, la même affectueuse admiration. En 1853, Jules Janin veut faciliter les entrées d'un jeune écrivain, Armand Baschet, à Weimar. Le mot de passe ? Un livre écrit sur Balzac et Liszt à son tour se sert du terme-sésame pour l'introduire auprès de ses amis hongrois <sup>2</sup>.

Dans ses lettres à la Princesse, tout comme autrefois avec Marie d'Agoult, le nom de Balzac revient souvent. Une personnalité mondaine nettement dessinée — la duchesse de Sagan — ; une spirituelle boutade sur la princesse Massimo ; un décor pittoresque et précis, l'appartement princier qui l'attend à l'Académie royale de Budapest en 1881, feutré de hauts tapis et meublé de fauteuils et de canapés qu'une dizaine de dames ont ornés de leurs broderies, autant de traits dignes du « fin pinceau de Balzac » <sup>3</sup>. Mais il ne se contente pas d'évoquer Balzac, à propos de tel détail

(1) Inédite.

(2) Liszt. *Briefe an Baron Augusz*, 17 juin 1855.

(3) *Liszts Briefe*. T. IV, p. 399.

de mœurs; il le relit, s'émeut avec le doux Magnolet<sup>1</sup> au souvenir du « Lys dans la Vallée », dépeint avec « un charme si exquis », suit les ouvrages relatifs à son ami d'autrefois. Le baron Augusz lui a prêté un petit volume de la collection Hetzel où sont rassemblés des extraits de Balzac sur un même sujet. Le premier tome s'intitule « Les Femmes »: Liszt souligne certaine phrase évidemment écrite pour Mme Hanska. Ne la croirait-on pas tracée pour Mme de Wittgenstein ?

« Etre pour un homme le principe de son bonheur est un sentiment impérissable chez une femme. — La femme n'est égale à l'homme qu'en faisant de sa vie une continuelle offrande comme celle de l'homme est une perpétuelle action... »

L'année suivante, il met sur les dents tous les libraires et bouquinistes de Berlin pour une édition de Balzac qu'il veut offrir à la Princesse<sup>2</sup>. Enfin, dès qu'il le peut, il paye sa dette d'admiration. Une brochure à la gloire de Wagner : « Le Vaisseau fantôme » lui en fournit l'occasion. On y trouve, développé dans une forme emphatique dont la Princesse a sa large part de responsabilité, comment « Balzac a dévoré son rare et immense talent à l'observation minutieuse des mouvements du cœur humain. ».

En face de cette constance, l'attitude devenue haineuse de Balzac. Non que l'on doive prendre à la lettre ces jugements de colère : « Liszt... n'a que des doigts »... « Liszt... vieille coquette »... « Liszt... ne sera jamais compositeur » qui se sont, par un ricochet inattendu, injustement retournés contre lui. Pourquoi, par exemple, nier sa perspicacité musicale, parce qu'il refuse à Liszt tout don créateur ? Si la phrase est catégorique, c'est que Balzac, affolé, frappe où il peut pour mieux démolir. D'ailleurs, même pour l'auditeur désintéressé, rien ne laissait prévoir, d'après les écrits de cette époque, le splendide développement futur de l'auteur des « Préludes », des « Poèmes symphoniques et de la « Messe de Grän ».

De toutes ces affirmations outrées, il ne serait resté que l'inquiétude d'un homme dévoré de jalousie, si

(1) Surnom donné à la Princesse Marie, fille de la Princesse Carolyne de Wittgenstein.

(2) *Liszts Briefe*. T. IV, p. 321 et 377.

Balzac n'avait cru bon d'introduire Liszt une seconde fois dans la « Comédie Humaine ». Car c'est là une très originale suggestion de Mme de Korwin. Il lui semble qu'en cette année 1844, où la rage de Balzac contre Liszt dépasse toute mesure, il lui emprunte ou plutôt lui prête quelques traits tout gratuits, pour habiller Canalis, l'un des personnages essentiels de « *Modeste Mignon* ». Loin d'infirmer cette thèse, la Correspondance de Liszt à Mme d'Agoult apporte un nouvel argument. Mme de Korwin retrace la genèse de cette œuvre, dont la toute première idée vint certainement à Balzac à la lecture des lettres de Goethe et de Bettina que lui fit connaître Mme Hanska, pendant l'été de 1843. Derrière l'histoire vraie et froide qui lui déplait, Balzac voit le roman à faire. Quelques mois plus tard, Mme Hanska, qu'une « frénésie barbouilleuse démangeait depuis quelques mois », s'essaie dans une « nouvelle » sur le même sujet — l'amour romanesque d'une très jeune fille pour un homme de génie, — la déchire et se contente d'en communiquer le sujet à Balzac qui prend feu, trouve la chose ravissante et l'écrit aussitôt. Par qui Mme Hanska avait-elle connu la Correspondance de Bettina ? Un hasard de lecture, dit Mme de Korwin. Or, ce hasard fut Liszt, sans aucun doute. Liszt avait rencontré Bettina à Berlin, en 1842. Tout de suite, il avait été conquis par cette petite personne pétulante et vibrante qui lui rappelait, par tant de points, sa propre organisation. « Sie ist ein Kobold magnetischer Intelligenz », écrit-il à Marie d'Agoult et ses « *Briefwechsel mit Goethe und Gûnderode* » lui semblent « extrêmement remarquables »<sup>1</sup>. Frappé de la force de son sens musical, Liszt s'émerveille devant cette « divination profonde et comme cabalistique de l'art ». Il se lie intimement avec elle, la voit, lui écrit, ne cesse de répandre son nom et ses œuvres et tout naturellement parle d'elle à Mme Hanska, durant les longs entretiens quotidiens du printemps de 1843. Liszt sait Eveline curieuse de tous les esprits qui échappent à la norme. Pourquoi se serait-il privé du plaisir d'initier sa nouvelle amie à l'originale Allemande ?

Que Balzac ait jugé plus froidement ce cerveau assez

(1) *Correspondance de Liszt et de Mme d'Agoult*. T. II, p. 201, 326.

fumeux, rien d'étonnant; mais dans les variations, souvent spirituelles, que lui inspirent les lettres de Bettina, par-delà ce journal de petite fille qui exhale l'ennui à pleines pages, Balzac vise Liszt qui s'est enthousiasmé à si peu de frais et, dans « *Modeste Mignon* », qui est une leçon bien gentiment donnée à Mme Hanska, il est presque certain qu'il essaie de l'atteindre à nouveau. Rien de plus dangereux pour une âme toute neuve et toute pure que de s'attaquer à une gloire littéraire. Ces gloires sont souvent frelatées ou usurpées et Balzac montre ce qu'il en coûte aux jeunes personnes qui se jettent témérairement à leurs têtes.

A très juste titre, Mme de Korwin montre la cruauté avec laquelle Balzac cisèle Canalis. Pourquoi se serait-il acharné avec une telle virulence contre Lamartine (ou peut-être Châteaubriand) qui n'est pas sans offrir quelques analogies avec Canalis ?<sup>1</sup>. Nous avons essayé de montrer que dans *Béatrix* la vraie personne atteinte était Sandeau. Liszt apportait tout au plus quelques détails typiques; ici la situation est renversée. Certes, Balzac prend un plaisir évident à se venger de ces poètes doublés de politiciens qui plastronnent partout avec le même éclat, dans la littérature comme à la tribune, mais c'est contre Liszt qu'il croise le fer. La pose byronienne qu'affecte Canalis dans ses portraits, son ostentation, sa vanité, son charlatanisme, ses formules déclamatoires, son appétit démesuré de l'emphase, de la gloire, du luxe, son insupportable prétention voisine du mauvais goût, autant de qualités dont pour l'heure, il gratifie son ancien ami; et surtout, cet art si vain, ces succès éphémères et qui ne dureront que ce que durera l'homme, n'est-ce pas là des sons déjà entendus et qui coïncident singulièrement avec les fielleuses appréciations des Lettres à l'Etrangère ?

Puis tout s'apaisa. A travers Canalis, Balzac avait épanché sa colère. Trois ans plus tard, en 1847, Balzac, qui n'a plus à redouter de rivalité masculine, restitue à Liszt sa place naturelle, à côté de Berlioz, ces « derniers voyageurs de la grande famille des ar-

(1) Mme de Korwin insiste, d'ailleurs, avec beaucoup de prudence, sur les réserves qu'il y a lieu de faire dans les attributions toujours arbitraires des personnages de romans.

tistes »<sup>1</sup>. Déjà l'année précédente, en 1846, il écrivait dans le « Cousin Pons » : « ...Chopin, Liszt, les deux organisations musicales qui se rapprochent le plus de celle de Paganini. L'exécution, arrivée à ce degré de perfection, met en apparence l'exécutant à la hauteur du poète, il est au compositeur ce que l'acteur est à l'auteur, un divin traducteur de chœurs divins ».

Ainsi se déroula l'amitié des deux hommes, uniforme chez l'un, pleine de secousses et de saccades chez l'autre; mais, en dépit de ces oscillations, ils en retirèrent un mutuel profit. L'influence de Balzac sur la pensée de Liszt est, du reste, assez mince et ne semble pas dépasser le cadre du délassement intellectuel. Tout autre est l'emprise d'un Byron, d'un Chateaubriand, d'un Senancour, d'une George Sand ou d'un Lamennais qui modifient sa vie jusqu'à la bouleverser, au moins momentanément. Sans doute, dans les années 1830-1835, Balzac l'aide-t-il à affermir quelques croyances : la prééminence de l'artiste, le droit pour lui de traiter de pair les gens illustres par la naissance; peut-être lui permet-il, même musicalement, de se mieux comprendre. On sait l'insistance que mettait Liszt à compter Balzac parmi ses auditeurs.

Plus lourde était la dette de Balzac. Liszt, mieux que Berlioz, allait renouveler, épurer, élargir son sens musical. Jusqu'à Liszt, les préférences de Balzac allaient presque exclusivement à la musique italienne et s'il cite Beethoven, il ne le comprend guère. Liszt allait lui révéler une autre musique, plus sincère, plus profonde : Weber, Schubert et surtout lui expliquer Beethoven<sup>2</sup>. Dès lors, le choix de Balzac est fait. Entre la musique de théâtre et la musique symphonique, il n'hésite plus. Certes, il conserve à Rossini ses anciennes tendresses, mais ses préférences éclatent quand il met les deux musiques en balance et sa conversion est si complète qu'elle lui dicte les plus touchants et les plus gauches développements, comme le trop fameux morceau sur la Symphonie en ut mineur dans *César Birotteau*. Bien plus, nous croyons qu'il n'est pas trop audacieux d'af-

(1) *Cahiers Balzaciens*, pub. par M. Bouteron, n° 7 : *Lettre sur Kiew*, par H. de Balzac, p. 15-16.

(2) Cf. F. Baldensperger. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 220-227.



firmer que, sans la connaissance de Liszt, ni *Gambara*, ni *Massimila Doni*, ni tant d'autres pages de *Facino Cane*, d'*Ursule Mirouët*, ou du *Cousin Pons* (pour ne citer que les plus importants) n'eussent été écrits.

Mais cela dépasse les limites que nous nous sommes tracées. Seule, l'histoire des relations des deux artistes nous intéresse ici. Qu'elle soit un peu accablante pour Balzac, dont la virulence n'est pas exempte d'injustice, personne ne le contestera. Mais dose-t-on les affaires du cœur ? Et pouvait-on, sans crainte, au XIX<sup>e</sup> siècle, rencontrer sur sa route le glorieux et redoutable Franz Liszt ?

Thérèse MARIX.